Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 5 (1976)

Artikel: Relief de Palmyrène dédié à des Génies
Autor: Starcky, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835553

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Relief de Palmyrène dédié à des Génies

Jean STARCKY

En janvier 1970 j'ai pu étudier et photographier à Beyrouth une stèle portant une inscription palmyrénienne et figurant deux dieux cavaliers et une déesse debout, auxquels le dédicant offre le sacrifice d'encens (fig. 1)[1]. J'ai le plaisir d'en offrir la publication à Monsieur Paul Collart, à qui nous devons les fouilles si fructueuses du sanctuaire de Baalshamîn à Palmyre. Je n'ai pu connaître le lieu d'origine de ce relief, mais l'archéologue qui a quelque habitude des reliefs votifs de la Palmyrène n'hésitera guère à situer le nôtre quelque part entre Palmyre et Emèse. Il évoque en effet les stèles et autels figurant des dieux cavaliers ou chameliers que D. Schlumberger a exhumés dans les villages-ranches du massif montagneux au nord-ouest de Palmyre[2]. Mais leur activité se situe du milieu du IIe siècle à la chute de la ville (273 ap. J.-C.) et notre relief est à dater encore du Ier siècle ap. J.-C., comme nous l'indiquera la forme des lettres. Or ce type d'écriture, ainsi que certains caractères stylistiques, se retrouve sur la stèle de Djoubb el-Djarrah, à 55 km. à l'est de Homs[3], sur celle d'Arṣû et d'Ilahâ Gabal, qui proviendrait de Qaryatên, l'antique Nazala[4] et surtout sur celle du dieu Munʿîm (fig. 3), dont l'origine n'est pas connue, mais serait à chercher à l'ouest de la Palmyrène, selon D. Schlumberger[5]. Ces trouvailles fortuites suggèrent que les plateaux de l'Apamène et de l'Emésène orientales, entre Salaminias (Sélémiyé) et Nazala, recèlent encore bien d'autres témoins de la civilisation palmyrénienne[6].

La dédicace occupe l'espace libre entre la tête du dédicant et celle du premier dieu (fig. 2). Malgré l'état endommagé de la plinthe, il ne semble pas qu'elle ait porté d'inscription, comme c'est le cas pour la stèle de Munʿîm, où la dédicace grecque, ainsi que le nom des personnages (en palmyrénien), sont disposés sur la plinthe, tandis que la dédicace palmyrénienne remplit un emplacement identique au nôtre.

[M]ṢB' DNH	« Cette stèle
ʿBD 'YŠW	a faite Iyašû
BR ʿWYDW	fils de ʿAwîdû
4 LGNY' ṬB'	aux Génies bons
WŠKR'	et rémunérateurs. »

[1] Elle est de calcaire dur, comme la plupart des monuments de Palmyrène. Je n'en ai pas les mesures, mais elles ne doivent pas dépasser 0,6×0,4 m. Je la publie avec l'aimable autorisation de son propriétaire d'alors.

[2] Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, Kh. Semrine, nos 14ter à 18, p. 55-56 et pl. XXI-XXII; no 31, p. 59 et pl. XXII, 2; Ras ech-Chaar, no 1, p. 66 et pl. XXVII, 3; Kh. es-Souâné, no 1, p. 74 et pl. XXXIV, 1; Kh. Ramadane, no 6, p. 77 et pl. XXXVII, 2; Kh. Abou Douhour, no 6, p. 82 et Kh. Marzouga, nos 4-5, p. 84, cf. no 12, p. 89: simples fragments (pl. XXXIX). La partie épigraphique palmyrénienne, p. 139 s., est de H. Ingholt et J. Starcky.

[3] H. Seyrig et J. Starcky, « Genneas », *Syria*, 26 (1949), p. 230-257 et pl. XI.

[4] J. Starcky, « Stèle d'Elahagabal », *MélBeyrouth*, 48 (sous presse).

[5] J. Starcky, « Relief dédié au dieu Munʿîm », *Semitica*, 22 (1972), p. 59-65 et pl. I-II; pour D. Schlumberger, cf. *ibid.*, p. 58, n. 1.

[6] La Palmyrène considérée comme aire culturelle déborde donc la Palmyrène administrative, qui n'incluait pas Nazala. Un relief funéraire à inscription palmyrénienne du Ier s. ap. J.-C. a été trouvé à Harbata à une trentaine de kilomètres au nord de Baalbek, cf. en dernier lieu *BullMusBeyrouth*, 12 (1955), p. 41-42 et pl. XIX. Jusqu'à plus ample informé, je considère ces stèles comme des témoins occidentaux de l'art et de l'écriture palmyréniens plutôt que des manifestations de l'art rustique syrien et de l'écriture araméenne de la région.

Fig. 1. Relief de Palmyrène dédié à des Génies.

Malgré la mutilation de quelques lettres, la lecture est sûre. Le M initial se devine par l'arrondi de la cassure et la dernière lettre de la ligne 1 est le H attendu à cette époque, et non *aleph,* car le trait qui subsiste à l'extrême gauche n'est pas arrondi. La deuxième lettre de *'YŠW* est trop anguleuse pour être un *waw* et il ne semble pas que sa barre de droite se soit prolongée dans la cassure (ce qui en ferait un *waw*).

Pour la forme des lettres, notons le *waw* à tête aplatie à la l. 3, le Y en accent circonflexe, le L à petite boucle et deux *aleph* à jambage gauche au-dessus de la ligne, autant d'indices de l'écriture «arrondie» du premier siècle de notre ère[7]. Mais un *waw* à tête arrondie et un *aleph* à jambage déjà aligné (l. 4) écartent une date haute et j'inclinerais pour la fin du siècle.

Le vocabulaire appelle peu de remarques. La restitution *mṣb'* est assurée par le fait que l'autre forme pour «stèle» de la racine *nṣb*, dresser, à savoir *nṣb'*, n'est pas attestée à Palmyre[8]. La vocalisation de l'anthroponyme *'YŠW* n'est pas certaine. La racine *'wš*, donner en récompense, est ouest-sémitique[9], mais elle est surtout attestée par des noms propres arabes, tel Aws'el, fréquent en sud- et nord-arabe, et l'hypocoristique Aws, également bien connu en Nabatène et à Palmyre, respectivement sous les formes Awšû et Awšay[10]. C'est cette dernière désinence qu'on attendrait ici, si la seconde lettre devait être lue W *('WŠW).* Si l'on s'en

[7] J. Cantineau, *Gramm. du palmyrénien épigraphique* (Le Caire, 1935), p. 21-25.

[8] Sur le mot maṣṣebâ et ses deux aspects (stèle et idole), cf. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.,* p. 155 et M. Gawlikowski, *Recueil d'inscriptions palm. provenant de fouilles récentes à Palmyre* (Paris, 1974), p. 73, n° 143; sur le relief de Munʿîm, même formule que sur le nôtre: *mṣb' dnh Imnʿym gny' ṭb' wškr'...,* J. Starcky, *Semitica,* 22 (1972), p. 59; cf. n. 44.

[9] D. Cohen, *Dict. des racines sémitiques,* I (Paris, 1970), p. 13.

[10] G. Ryckmans, *Les noms propres sud-sémitiques,* I (Louvain, 1934), p. 41 et 218; G.L. Harding, *An index and concordance of Pre-islamic Arabian names and inscriptions* (Toronto, 1971), p. 40-41 *('s* et *'s'l)* et 87 *('wys* et *'wysm)*; J. Cantineau, *Le nabatéen,* II (Paris, 1932), p. 57-59; J.K. Stark, *Personal names in Palmyrene inscriptions* (Oxford, 1971), p. 66, cf. p. 3; H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen in griech. Inschr. und Pap. des vorderen Orients* (Leipzig, 1930), p. 124 *('wš).*

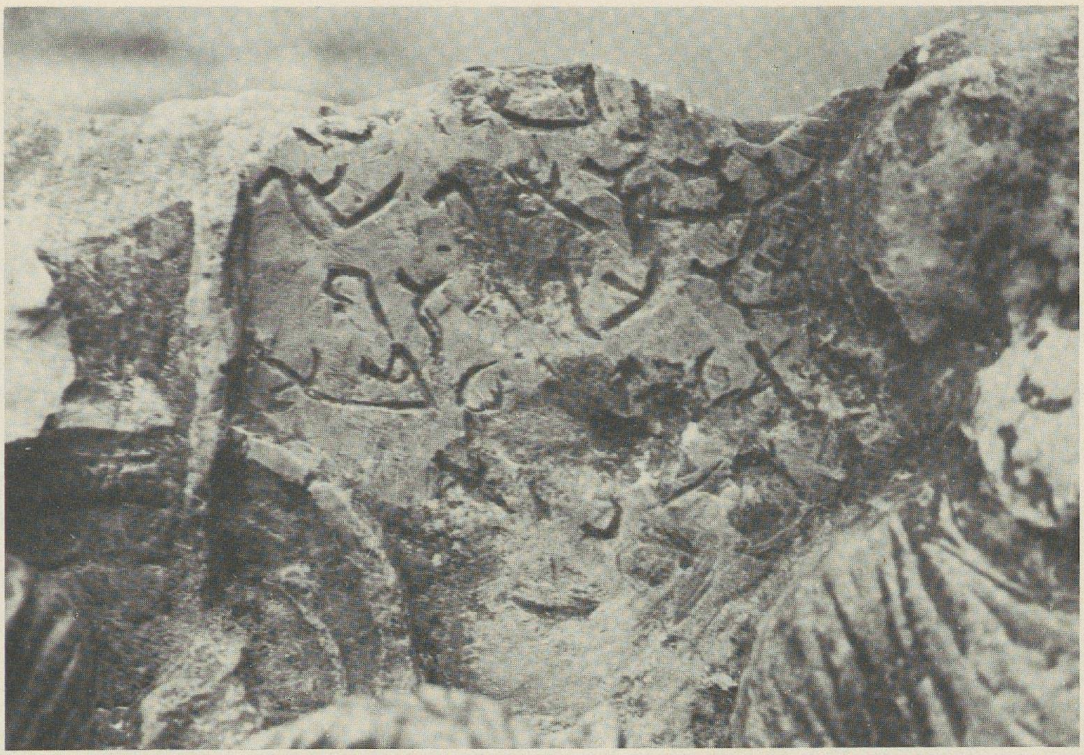

Fig. 2. L'inscription palmyrénienne.

tient à *'YŠW*, on a le nom Iyâs, fréquent en safaïtique, et qu'on retrouve en arabe, en nabatéen (*'yšw*) et même à Palmyre (*'yš'*), dans la tribu des benê-Ma'zîn, d'origine arabe[11]. Il n'y a pas lieu de rattacher Iyâs à une autre racine que celle de Aws[12]. Sur notre stèle, nous avons la forme «nabatéenne» en *-û*, et il en va de même pour le patronyme 'Awîdû, qui à Palmyre se présente généralement sous la forme araméenne 'Awîda (*'wyd'*)[13]. Cet indice s'ajoute à d'autres pour suggérer la steppe, fortement arabisée, comme lieu de provenance de notre relief[14]. Il est dédié «aux Génies bons et rémunérateurs», expression caractéristique des dieux de la steppe[15]. L'appellatif *gny'*, «génie», alterne avec l'appellatif

[11] G. Ryckmans, *op. cit.*, p. 43; G.L. Harding, *op. cit.*, p. 88; J. Cantineau, *op. cit.*, p. 61 (*'yšw*, mais *Rép. d'épigr. sém.*, nos 1382 et 1483 sont des noms théophores d'Isis: *'abd' îsî)*; J.K. Stark, *op. cit.*, p. 67 (*'yš'*, p. 67, cf. p. 4); J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux* (Paris, 1972), p. 80, qui propose de voir dans la forme *'yš'* l'hypocoristique d'un nom théophore en Aws- et vocalise Iyyāšâ, en corrigeant le grec d'*Inventaire des inscr. de Palmyre*, X, 39 en *tou* [*Ia*] | *sa*, ce qui répond au *Iasou* (gén.) d'une inscr. grecque de Ṣabḥa (à 20 km. au sud de Boṣra), H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 57 (mais Aiasou, p. 14 et 125 n'est pas à rattacher à une racine *'ys*). — Post-scriptum: M. Gawlikowski m'écrit que la lecture *tou* [*Ia*] | *sa* est impossible, car il a constaté que la surface de la pierre est lisse et sans lettres là où J.T. Milik restitue IA. Ce qu'il lit TOY et dont il reste le bas doit donc être lu IOY ou IOI. Il reste qu'une forme *Iousa* est difficile à expliquer.

[12] G. Ryckmans, *op. cit.*, p. 43: il suggère l'arabe *'ys*, «désespérer». En fait le verbe *y's*, dont *'y's* est la forme factitive, explique difficilement le nom arabe et sud-arabe Iyâs.

[13] Cf. J.K. Stark, *op. cit.*, p. 44 et 104.

[14] A Palmyre même, on n'a retrouvé qu'un monument avec dieu cavalier (le dieu 'Azîz, M. Gawlikowski, *Rec. d'inscr. palm.* [Paris, 1974], p. 77, no 151 et pl. IV), et encore n'est-il pas précisé s'il a été exhumé in situ (K. Michałowski, *Palmyre*, II [Warszawa, 1962]: «trouvé le 18 mai (1960) dans la partie est du tétrapyle»; M. Gawlikowski: «près du tétrapyle (du camp de Dioclétien)». Quant au relief dédié «à Arṣû et 'Azîzû», à chameau et à cheval, il a été vu pour la première fois remployé dans une maison moderne de Palmyre (*CIS*, II, 3974; H. Ingholt, *Studier over Palmyrensk skulptur* [Koebenhavn, 1928], p. 42, no 22 et pl. VII). On ne saurait donc affirmer qu'il ait appartenu à un sanctuaire de la ville, mais plusieurs tessères représentant un dieu à chameau et émises à Palmyre même interdisent de limiter ce thème iconographique à la steppe (H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, A. Caquot, *Recueil des tessères de Palmyre* [Paris, 1955], nos 177, 185, 186 et p. 192).

[15] F. Ch. Jean et J. Hoftijzer, *Dict. des inscr. sém. de l'Ouest* (Leiden, 1960), p. 300, *s.v. škr* iv.

'lh', «dieu», sans différence de sens[16]. La vocalisation de *gny'* au pluriel emphatique est «ginnayyê»[17]. Ici, le singulier est exclu, ne pouvant viser la seule déesse[18].

La description du relief nous renvoie elle aussi aux monuments de la Palmyrène et de l'Emésène orientale. Le dédicant offrant le sacrifice d'encens y est de règle. Ici le pyrée de métal godronné est de même forme que celui du relief de Djoubb el-Djarrah: pied très évasé et corps sphérique. Le costume d'Iyašû est la tunique orientale à manches et le manteau, qui pend de l'épaule gauche et dont il serre un pan, à moins que ce ne soit une tessère[19]. Mêmes vêtements pour les dieux cavaliers, mais avec le manteau flottant[20], bien que les montures soient immobiles. Ils portent de plus la pièce d'étoffe enroulée à la taille et à torsade latérale, si caractéristique de ce que H. Seyrig a appelé le costume indigène, encore en usage autour de l'ère, mais qui ensuite n'habille que les dieux nomades, habituellement non cuirassés[21]. L'armement est la lance et le bouclier rond, l'arc dans son étui et le carquois[22]. Malgré les mutilations, on reconnaît la chevelure bouclée des personnages masculins[23]. Ils sont chaussés de sandales, semble-t-il[24].

Le harnachement des chevaux appelle les remarques suivantes: le poitrail est à cabochons et phalère, et l'avaloire semble ornée de perles, tout comme les deux colliers du premier cheval et celui du second[25]. Les rênes doivent être attachées au pommeau de la selle,

[16] D. Schlumberger, «Le prétendu dieu Gennéas», *MélBeyrouth*, 46 (1970), p. 212 et 217. L'auteur estime qu'il faut, dans tous les textes, traduire *gny'* (et les transcriptions grecques *genneas* et *gennaios*) par un nom commun, «le génie». Je continue à penser que pour la stèle du Louvre provenant d'Apamée (?) et figurant un dieu cavalier, avec la dédicace *theô gennea patroô*, la traduction «au dieu Genneas» est la plus obvie (*Syria*, 26 [1949], p. 251, cf. 235 et pl. XII). Si l'on refuse le nom propre, on a du moins davantage qu'un nom commun («au dieu génie»), et j'écrirais donc «le Génie», avec majuscule. On a la même relation entre *theos* (dieu), *ho theos* (la Divinité), *Theos* (Dieu). Je maintiendrais cette catégorie grammaticale intermédiaire pour la dédicace n° 43 (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 158).

[17] Le singulier absolu est *gny* (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 157, inscr. 41, répondant sans doute à l'arabe ǧinniy, *un djinn*; mais ici on attendrait le singulier emphatique *gny'*, puisque le mot est suivi de la préposition *dî*). Le pluriel est du type «oriental» en *-ê:* ginnayyê, cf. *Syria*, 26 (1949), p. 250-251 et J. Cantineau, *Gramm. du palmyrénien épigraphique*, p. 123. La forme grecque *genneas* me paraît exclure pour *gny'* une origine latine *(genius)*; cf. D. Schlumberger, *MélBeyrouth*, 46 (1970), p. 220-221; contre J.T. Milik, *Biblica*, 48 (1967), p. 602-603 (le passage du latin *genius* à une forme araméenne de type *qittal*, empruntée par les Arabes, est assez artificiel). J'ajouterais que le singulier *gny'*, ginnayyâ, avec la désinence *-â* ayant valeur d'article défini, ne saurait être un nom propre en araméen et je renonce donc à parler d'un dieu Ginnayâ pour l'inscr. n° 43 (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 158), car on attendrait *gny*, comme dans la dédicace n° 41 (p. 157), cf. le cas analogue de *'štr'*, «déesse» (et non Ishtar). Mais cette règle ne vaut plus pour une forme grécisée comme *Genneas*.

[18] Le mot «ginnayâ», contrairement au mot «gaddâ» (génie, Fortune), ne s'applique jamais à une déesse seule. Dans le cas où l'une d'elles figure à côté de plusieurs dieux, sur un relief dédié aux «ginnayê», on ne peut savoir si ce terme la vise également (c'est notre cas et celui des génies de Bet-Paṣî'el, cf. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 67 et 156, n° 39). Quant au relief de Djoubb el-Djarrah, avec un dieu cavalier et une déesse debout, sa dédicace, peut-être inachevée, ne permet pas de choisir entre le singulier et le pluriel pour le mot *gny'* (cf. D. Schlumberger, *MélBeyrouth*, 46 [1970], p. 215-217).

[19] Pour la tunique à manches, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, II, p. 55. Pour la tessère, cf. H. Ingholt, *Studier over palmyrensk Skulptur*, p. 90 et pl. I-IX. Elle est fréquente au IIe siècle.

[20] Il flotte sur plusieurs reliefs de la Palmyrène du N.-O. (cf. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, pl. XXI, 3; XXII, 1 et 2; XXXIV, 1; XXXVII, 6; mais pas sur XXI, 1 et 2; XXVII, 3). Dans les *Mélanges bibliques André Robert* (Paris, Bloud et Gay, 1957), p. 370-380, j'ai publié un relief mutilé acquis à Alep, mais sans doute apporté de Palmyrène, figurant Arṣû à cheval plutôt que Ilahay (cf. J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, p. 21); le manteau est flottant, et j'avais interprété comme «l'extrémité flottante d'un second manteau», p. 370, ce que D. Schlumberger (dans une lettre) considère avec raison comme le haut d'une flamme de pyrée; il n'y a donc pas de second dieu cavalier (pl. face p. 378, inverser les légendes au dos).

[21] H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, I (Paris, 1931), p. 16 et pl. XIX: relief antérieur à 32 ap. J.-C. (p. 35), où le chamelier au moins est un humain. Il en va de même du soldat défunt figuré sur la stèle (funéraire) de style archaïque de Kh. Ramadane (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 78 et 115, pl. XXXV, 5; le dédicant figuré pl. XLI, 2, dont le bourrelet est bien marqué, est de provenance inconnue). Ailleurs en Palmyrène, seuls les dieux de la steppe portent ce costume, quand ce n'est pas celui des cavaliers parthes, comme le Génie de Djoubb el-Djarrah et le Genneas du Louvre (*Syria*, 26 [1949], p. 230 et 236, pl. XI et XII), ou encore le dieu cavalier de Kh. Ramadane (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 77 et pl. XXXVII, 2).

[22] En dernier lieu, H. Seyrig, *Syria*, 47 (1970), p. 79 s. et fig. 1 et 2; pl. IX, 1.

[23] On la retrouve, plus ou moins bouclée, sur la plupart des reliefs de la Palmyrène. Dans le style archaïque, la raie qui sépare les deux masses de cheveux, aux mèches plus raides, est très marquée (cf. par exemple Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, pl. XXXV, 5).

[24] Elles sont nettes sur le relief de Munʿîm ou d'Abgal et Ašar (nos fig. 3 et 4). Le costume parthe comporte au contraire des chaussures montantes, Seyrig, *Antiquités syriennes*, II, p. 66, cf. les reliefs cités n. 21.

[25] Harnachement analogue pour les chevaux du relief d'Abgal et Ašar ou de celui de Munʿîm (voir fig. 2 et 4). Pour les perles dans le costume iranien, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, II, p. 61 (sur poitrail et avaloire, mais cavaliers humains: *ibid.*, II, pl. III, 1; III, p. 127, fig. 3). Opposez la simplicité du harnachement sur le relief de Genneas, ou sur celui de Castor, *Syria*, 26 (1949), p. 237.

Fig. 3. Relief dédié au Génie Munʿîm

mais on ne voit que le tapis de selle de la première monture[26]. On notera aussi la crinière à l'aspect cordé habituel: en fait elle est coupée court, avec une raie médiane, comme on le voit nettement sur le cheval de Munʿîm.

La déesse est debout, comme sur la plupart des autres reliefs de style palmyrénien[27]. Sur une tunique sans manches, elle porte un manteau couvrant l'épaule gauche, et laissant libre le bras droit, qui porte deux bracelets[28]. L'ample chevelure laisse dégagées la nuque et les boucles d'oreilles sphériques[29]. On croit deviner un calathos. Le visage est actuellement très plat et semble retouché. On ne voit d'ailleurs pas pourquoi il aurait échappé à la mutilation infligée aux trois autres têtes. D'une main la déesse tient un sceptre à fleuron[30]

[26] Il est possible que le second cheval n'ait que la selle, comme sur les deux exemplaires publiés par H. Seyrig dans ses *Antiquités syriennes* (cf. *supra*, n. 25). Le tapis de selle couvre plusieurs chevaux des reliefs de Palmyrène (par exemple celui de Munʿîm). Il est semblable à celui du chameau sur les reliefs de Šaʿar et Maʿan (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, pl. XXVII, 3) et d'Arṣû et Azîzû, cf. H. Ingholt, *Berytus*, 3 (1936), p. 116-123 et pl. XXIV; H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, III, p. 126 et pl. I, 2 et 3.

[27] Avec dieux montés: seulement sur le relief de Djoubb el-Djarrah. Mais quand Allat est armée, il lui arrive de s'asseoir sur un chameau, comme sur la stèle de Khanaser, au sud-est d'Alep (H. Seyrig, *Syria*, 48 (1971), p. 116 et fig. 2). A Kh. el-Sané, elle est assise sur un trône (en Athéna), cf. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 78 et pl. XXXVII, 1).

[28] Bracelet sur l'avant-bras également pour l'Allat de Kh. el-Sané (n. 27) ou la déesse du relief d'Umm es-Salabikh, en Palmyrène orientale (H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, I, p. 38 et pl. LVI; Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 126, n. 3).

[29] Pour ce type de boucles d'oreilles, cf. J. Starcky, *MélBeyrouth*, 38 (1962), p. 129. On le retrouve sur la stèle de Djoubb el-Djarrah et sur un autre relief du même style très soigné, provenant du rempart de Palmyre et figurant deux déesses (celle au calathos a des pendants oblongs), cf. A. Bounni, *AnnArchSyr*, 15 (1965), p. 87-98 et pl. I-II. La mode des femmes était plus variée, cf. H. Ingholt, *Studier over palmyrensk Skulptur*, p. 91-92.

[30] Ce n'est pas une lance, cf. le fleuron lancéolé de la déesse de Djoubb el-Djarrah, *op. cit.*, p. 231 et pl. XI.

et de l'autre, elle désigne le premier des dieux cavaliers, geste rare dans l'iconographie palmyrénienne[31].

Le relief est trop mutilé pour permettre une datation par l'analyse de tous ces détails stylistiques, mais le type de l'écriture, on l'a vu, impose le Ier siècle de notre ère. La composition de la scène et l'attitude des personnages font de cette stèle un témoin de plus de l'art dit parthe, et ici la loi de la frontalité s'étend à la tête des chevaux, qui se présente presque de face[32]. Les deux montures se succèdent, comme sur le relief d'Arṣû et ʿAzîzû ou celui de Kh. es-Souâné (les mêmes dieux, ou Šaʿar et Maʿan), la composition héraldique de part et d'autre de la déesse ayant été écartée par la présence du dédicant[33].

Le thème du relief, à savoir une déesse et deux dieux cavaliers, évoque Hélène et les Dioscures ou les Frères danubiens. F. Chapouthier a publié une petite plaquette de terre cuite provenant de Palmyre et actuellement au Louvre, qui représente, moulés en relief, la déesse debout et de face, entièrement drapée, et de part et d'autre les deux cavaliers, leur cheval immobile[34]. C'est incontestablement la version hellénique, et si ce document, même s'il est importé, prouve qu'elle était connue à Palmyre, il n'en va pas forcément de même pour notre relief: la déesse est ici une Tyché, à l'instar de celle du relief de Djoubb el-Djarrah et de maint relief de Palmyrène[35], et s'il s'agissait d'Hélène, on s'attendrait à la composition héraldique, un simple pyrée devant la déesse pouvant rappeler le dédicant[36]. Par contre une certaine assimilation de nos deux dieux cavaliers à Castor et Pollux est très probable, si l'on admet, avec D. Schlumberger, celle d'Abgal et Maʿan, les titulaires du sanctuaire principal de Kh. Semrine, aux Dioscures: non seulement un des six monuments figurant le dieu cavalier y est dédié à Castor[37], mais sur le relief où Abgal fait pendant à un second dieu à cheval, ils sont tous deux désignés comme stellaires par l'astre dans le croissant, aux deux angles supérieurs (fig. 4)[38]. Ajoutons qu'à Chalcis du Liban, où les monnaies attestent dès 73/72 le culte des Dioscures, l'un des deux Frères pourrait bien être Maʿan, comme l'a suggéré H. Seyrig, en se basant sur le patronyme du tétrarque Ptolémée fils de Mennaios, qui répond à l'anthroponyme araméen et arabe Maʿan[39].

Mais assimilation n'est pas identification. Le second cavalier semble subordonné au premier, par sa place, par sa taille, par un tapis de selle plus petit (à vrai dire on ne le voit pas) et par l'unique collier de perles de sa monture. D. Schlumberger avait également remarqué que le parèdre d'Abgal n'est «qu'un Pollux effacé: les preuves de son rang subordonné sont fournies par l'absence de dédicaces faites à lui seul, par la consécration à Abgal seul des cratères et de presque tous les ex-voto de Kh. Semrine, enfin par l'incertitude qui

[31] On peut citer le relief palmyrénien de Doura figurant «les génies Ašarû (ou Ašadû) et Šaʿar (ou Saʿad)», le premier à cheval et le second debout, la main droite tendue vers Ašarû, cf. C. Hopkins, *Excavations at Dura-Europos, Sixth season* (New Haven, 1936), p. 235; l'auteur renvoie avec raison au relief similaire de Kh. el-Hammam (au nord-ouest de Homs), où un personnage divin tend une couronne au dieu cavalier; pl. XXX, 1-3. Mais H. Seyrig en fait un dédicant, sans doute à cause du pyrée qui le flanque (*Syria*, 47 [1970], p. 95). Pour le dieu cavalier de Doura, j'avais lu son nom avec un *R* pointé *('šrw)*, cf. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 146, mais après avoir revu le monument, ce que j'avais pris pour un point diacritique (distinguant le *R* du *D*), m'a paru n'être qu'un accident de la pierre. Si je persiste à lire R plutôt que D, c'est à cause du nom divin *'šr* (*R* pointé) du relief d'Umm es-Salabikh (cf. n. 28); J.T. Milik y voit un verbe, cf. *Syria*, 44 (1967), p. 295, n. 1, mais le sens obtenu est insolite. Sur le relief *Inventaire des inscr. de Palmyre*, XI (J. Teixidor), n° 66, le *r* de *'šr* n'est pas pointé.

[32] De même sur le relief de Munʿîm et sur trois de ceux qu'a publiés D. Schlumberger (pl. XXI, 1 et 2; XXXVII, 6). Ce trait se retrouve sur des stèles anatoliennes des Dioscures (par ex. *Syria*, 47 [1970], p. 99, fig. 22).

[33] Composition héraldique: le relief d'Abgal et Ašar (notre fig. 4), ou de Šaʿar et Maʿan (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, pl. XXII, 1 et XXVII, 3, cf. p. 117; T. Borkowska, *Etudes et travaux*, I [Warszawa, 1966], p. 133). Le modèle immédiat est celui des Dioscures affrontés d'Anatolie, qu'on retrouvera sur les reliefs danubiens (Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 117, et n. 4, avec références à F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse* [Paris, 1935]).

[34] F. Chapouthier, *op. cit.*, p. 35, n° 13, fig. 13 et pl. IX. Les détails ne sont plus visibles.

[35] Ce rôle de Tyché des grandes déesses syriennes (Atargatis, Astarté, etc.) est très marqué en Palmyrène et à Palmyre même, cf. *MélBeyrouth*, 38 (1962), p. 129-131. Le relief publié par A. Bounni (cf. *supra*, n. 29) figure la Tyché poliade avec le nageur (de la source Efca) à ses pieds, mais coiffée du calathos, et c'est curieusement la Tyché de l'Olivier, debout à sa gauche, qui porte la couronne de tours.

[36] Comme sur le relief de Djoubb el-Djarrah ou celui de Kh. Ramadane, Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, pl. XXXVII, 2; l'aigle au-dessus du pyrée rappelle l'aigle sur l'épaule du cavalier de la stèle du Bordj el-Qaï, au nord-ouest de Homs, et confirme la nature divine du cavalier, dont le dédicant est d'ailleurs mentionné sur une autre stèle, celle-ci funéraire (*IGLS*, 2096 et 2097; H. Seyrig, *Syria*, 47 [1970], p. 95).

[37] Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 56, n° 17, inscr. grecque; pl. XXI, 4; H. Seyrig, *Syria*, 26 (1949), p. 236.

[38] Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 56, n° 18 et pl. XXII, 1; p. 126-127, où D. Schlumberger estime que le serpent de ce relief rappelle celui des Dioscures.

[39] H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, V, p. 108-111.

Fig. 4. Relief de Palmyrène dédié aux Génies Abgal et Ašar.

semble régner sur son nom même»[40]. Si en effet le parèdre d'Abgal est Maʿan dans la dédicace du sanctuaire, il est nommé Ašar (ou Ašad) sur le relief aux deux astres. Bien plus, sur un fragment de relief trouvé dans l'un des triclinia du même sanctuaire, Abgal, debout, est associé au dieu ʿAzîzû, qui n'est pas Pollux, mais l'Etoile du Matin. C'est un dieu cavalier, qu'on rencontre associé ailleurs à Arṣû, dieu chamelier[41]. Dans le voisinage, à Ras ech-Chaar, Abgal est invoqué sur un cippe en même temps que le dieu Šalman, qui ailleurs forme couple avec un génie dont le nom écrit *'RGYʿ* (ou *'DGYʿ*) reste inexpliqué[42]. Toujours à Ras ech-Chaar, le couple Šaʿar (ou Saʿad) et Maʿan, à chameau et à cheval, est l'homologue d'Arṣû et ʿAzîzû, mais alors Maʿan n'est plus Pollux, comme il l'est à Kh. Semrine. Notre relief présentant deux dieux à cheval, il ne s'agira ni d'Arṣû et ʿAzîzû, ni de Šaʿar et Maʿan ou d'Abgal et Maʿan. Par contre, il est tentant de donner à nos deux génies les noms d'Abgal et d'Ašar (ou Ašad), dont le relief, bien que daté de 154 ap. J.-C., présente d'étroites analogies de détail avec le nôtre[43].

La variété des appellations divines, le lien plus ou moins lâche qui unit tel dieu à tel astre, le caractère assez superficiel des identifications aux divinités helléniques, autant de caractéristiques bien connues des spécialistes des cultes gréco-orientaux. En milieu rustique ou nomade, cette fluidité s'explique aisément. Une constante s'en dégage pourtant: les dieux de la Palmyrène sont des «génies secourables», comme le dit une dédicace du sanctuaire d'Abgal

[40] Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 127. Mais déjà pour les Grecs, «Castor et Pollux ne sont pas absolument équivalents» (E. Will, *Le relief cultuel gréco-romain* [Paris, 1955], p. 324).

[41] Cf. *supra*, n. 14. Pour le fragment de Kh. Semrine, cf. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 58, nº 23 et pl. XXIII, 4. Pour la dédicace à Abgal et Maʿan, p. 147, nº 8. Pour l'astre auquel fut identifié Arṣû, voir *Semitica*, 22 (1972), p. 62-63.

[42] Šalman et Abgal: Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 66, nº 4, pl. XXVIII, 6; p. 156, nº 38. Šalman et 'RGYʿ, cf. mon article, *Semitica*, 3 (1950), p. 45-52 et pl. face p. 46: les deux génies debout (trouvé à 20 km. au nord de Palmyre).

[43] A la fois stylistiques et religieuses. Le sens du nom Abgal, également connu en safaïtique (C.L. Harding, *An index and concordance of Pre-islamic names and inscriptions*, p. 94, *s.v. BJL*) semble être «Honorable». L'étymologie d'Ašar reste incertaine, Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 144 et note.

et Ma'an à Kh. Semrine[44], «proches» du fidèle[45], plus proches que les grandes divinités du panthéon palmyrénien, qui ne sont cependant pas oubliées[46]. Si, tels les Dioscures, ils se présentent souvent à deux, c'est sans doute pour mieux signifier la protection fraternelle dont ils entourent leurs fidèles[47]. S'ils sont montés, ce n'est pas qu'ils soient par nature des dieux cavaliers, puisqu'on les figure également debout[48]. C'est que leur monture, cheval ou chameau, assure leur intervention rapide en faveur de ceux qui les invoquent, quels que soient les distances ou les dangers de la steppe[49]. Et s'ils sont armés, c'est encore leur rôle de défenseurs et sauveurs qui l'exige[50], mais on ignore si en Palmyrène, on en attendait aussi le salut pour l'au-delà.

Tout cela explique suffisamment le thème iconographique du dieu cavalier ou chamelier. En Palmyrène, il faut y ajouter le dédicant offrant l'encens, et nous avons affaire à une variante du type I de relief votif palmyrénien, décrit par Mme Teresa Borkowska[51]. Le modèle du dieu monté de Palmyrène est plus difficile à déterminer. On songe évidemment aux cavaliers thraces ou danubiens, ou au Herôn égyptien, divinités dont la fonction tutélaire est également très marquée. Mais vu que les reliefs du Héros thrace ou des Frères danubiens sont généralement du second ou du troisième siècle, c'est au modèle commun à tous ces dieux cavaliers qu'il faut recourir. E. Will estime que pour le type du cavalier au pas ou au repos — ce qui est notre cas —, ce sont les stèles du Héros grec qui ont fourni le modèle[52]. Mais il fait aussi appel au motif des «Dioscures au service d'une déesse», où les cavaliers affrontés sont normalement immobiles[53]. Ces représentations fréquentes en Anatolie auront influencé les artistes de la côte syrienne, à qui l'on doit, nous l'avons vu, le relief de Castor à Kh. Semrine, mais aussi celui de Genneas, d'une sobriété toute hellénique[54]. La version nomade et orientalisée de la Palmyrène et de ses confins constitue un groupe homogène, que l'exemplaire que nous publions a permis de mieux cerner[55].

[44] Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 148, inscr. n° 14. Les inscriptions 7 et 8 les qualifient de «bons et rémunérateurs», expression qui n'est pas inconnue à Palmyre (*CIS*, II, 4013; J. Teixidor, *Inventaire des inscr. de Palmyre*, XI [Beyrouth, 1965], n°s 11 et 38, cf. *MélBeyrouth*, 42 [1966], p. 177-178, n° 1; M. Gawlikowski, *Recueil d'inscr. palm.* [Paris, 1974], p. 53, n° 111; Dunant, *Baalshamîn*, III, p. 93 (index), *s.v. ŠKR:* sept fois), mais pratiquement réservée à Baalshamîn ou à Celui-dont-le-nom-est-béni-à-jamais. Dans deux de ces textes, Baalshamîn est associé au dieu arabe Dourahloun (Dunant, *Baalshamîn*, III, n°s 7 et 14), ce qui expliquerait cette qualification de «bons et rémunérateurs», si caractéristique des dieux de la steppe (*Semitica*, 22 [1972], p. 60), dont elle souligne la bienveillance.

[45] Le mot pour «proche» est *šbb'*, Dunant, *Baalshamîn*, III, n° 25, cf. J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, p. 60. Il est appliqué à des divinités dans deux inscriptions que publiera A. Bounni (l'une sera *Inventaire des inscr. de Palmyre*, XII, n° 55). Rappelons que l'étymologie probable du mot *gny'* est *gnn*, couvrir, protéger (*Syria*, 26 [1949], p. 255), cf. W. Baumgartner, *Hebräisches und aramäisches Lexikon*, I (Leiden, 3e éd., 1967), p. 191 *(s.v. gnn)*.

[46] Cf. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, inscr. n° 16 (mais où 'Aglibôl et Malakbel sont qualifiés de «génies»), ou l'inscr. n° 61 (où Baalshamîn est dit «bon et rémunérateur»).

[47] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 47 (1970), p. 81; H.J.W. Drijvers, «The cult of Azizos and Monimos at Edessa», *Ex Orbe Religionum, Studia Geo Widengren oblata*, I (Leiden, 1972), p. 365: il explique ces couples divins comme la double escorte qui ouvre et ferme la caravane, et estime avec raison que l'expression «dieux jumeaux» est ici impropre.

[48] Ainsi Abgal sur deux reliefs de la *Palmyrène du N.-O.* (pl. XXXIII, 4 et XXVII, 4). Le cas de Ša'ar sur le relief de Doura où Ašarû est à cheval, est caractéristique (cf. *supra*, n. 31). C'est le dieu Ašarû qui est debout sur le fragment *Inventaire des inscr. de Palmyre*, XI, n° 66, pl. VII.

[49] E. Will a bien mis en relief cet aspect, cf. *Le relief cultuel gréco-romain*, p. 103-124 *(la notion du dieu cavalier)*, en particulier p. 123.

[50] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 47 (1970), p. 83 et 92.

[51] T. Borkowska, *op. cit. supra*, n. 33, p. 131-134.

[52] E. Will, *op. cit.*, p. 74-78 (type A). A Palmyre, on ne connaît qu'une représentation d'un dieu sur un cheval au galop (type B): le relief du temple de Bel figurant Bel (?) fonçant sur l'anguipède (H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, II, pl. XX et p. 20-23; E. Will, *op. cit.*, p. 120-121 et 235, fig. 41 (en attendant la parution de l'ouvrage consacré au *Temple de Bel* [sous presse]).

[53] E. Will, *op. cit.*, p. 90 et 113; cf. *supra*, n. 34.

[54] H. Seyrig, *Syria*, 26 (1949), p. 235-238; Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, p. 56 (n° 17) et 118.

[55] Pour les autres dieux cavaliers (et armés) de Syrie, cf. H. Seyrig, *Syria*, 47 (1970), p. 95: Hama, R. Dussaud, *Syria*, 5 (1924), pl. XXXI (pyrée, serpent); Kh. al-Hammam (voir n. 31); Bordj el-Qaï (n. 36); région de Damas (fig. 15); voir aussi H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, II, p. 21 et fig. 21: le bas-relief de Soueida, analogue par le thème au relief à l'anguipède de Palmyre (cf. *supra*, n. 52); bonne photographie, M. Dunand, *Le Musée de Soueida* (Paris, 1934), pl. XIII et p. 31. Rappelons aussi les dieux cavaliers non armés, comme celui de Ferzol (Liban), cf. en dernier lieu H. Seyrig, *Syria*, 48 (1971), p. 348 et fig. 4. Ces monuments disparates dérivent du même modèle hellénique que le relief de Genneas ou de Castor (cf. *supra*, n. 54), mais ne forment pas un groupe homogène, comme ceux de la steppe.